

Daniel Grojnowski

## Trente-sept rêves fraîchement cueillis au réveil

1

Ce n'est pas un quartier de Paris mais  
dans une autre ville Une librairie d'angle  
des livres d'occasion alignés sur les murs  
empilés sur des tables ou serrés dos à dos  
Ils montrent leurs tranches et leurs titres gravés  
sur le cuir Dans un bac quelques manuscrits à paraphes  
Le cachet de cire d'une enveloppe est brisé  
Deux lignes aux lettres en fer de lance  
Pour les déchiffrer je la tourne en tous sens  
L'encre ocre des voyelles *a* et *o* s'embue

2

Sa beauté me dit l'évidence du monde  
telle que je la perçois juste alors dans un verre  
où l'eau tremble Un univers de transparence  
qui se résume dans le vacillement  
de l'instant Une eau comme une source  
mais aussi l'impalpable moment où  
s'exalte l'émoi d'être au-delà de l'être  
je veux dire devenu cet instant qui se pose  
sur une nuque une épaule le creux  
océan d'un dos où les rumeurs s'apaisent

3

Tout en bas L'escalier descend Sur chaque marche  
le pas pèse Je sens l'épaisseur d'une mousse  
une végétation invisible qui bourgeonne dans l'ombre  
Il faut poser la main sur les moellons  
de la paroi Une âpreté de moiteur froide  
Encore des marches vers le bas où je n'entends  
qu'un clapotis dans l'ombre Encore un pas  
plus de paroi Il faut descendre  
encore descendre au pas du funambule  
que le vide frôle Une ombre avance

32

4

Comme la foule s'agrège en grappes difficile de traverser  
le boulevard d'autant que les feux sont bloqués  
que des autobus des camions des motos s'intriquent  
De l'autre côté sur le trottoir d'en face je crois  
reconnaître un visage de jadis – mais qui ?  
Impossible de retrouver le nom que brouille le brouhaha  
des cris des klaxons des moteurs C'est une fête  
que les gens se donnent à eux-mêmes parce qu'un rayon  
de soleil tombe sur la ville en même temps que le jour  
Mes années pèsent leur poids de provisions

5

À travers le toit de la tente on devine le ciel  
assailli d'étoiles qui vacillent en flammes électriques  
Mon corps est séparé de celui d'une femme fauve  
près de moi elle dort dans les bras de la nuit  
Je me rapproche d'elle je la supplie d'un geste  
Un versant du toit se soulève elle s'éveille d'un bond  
elle est dehors face à l'ombre imprécise  
dans les bras de la Nuit qui s'empare  
d'elle qui l'absorbe au point qu'elle s'étoile  
imprégnée du cri des cigales de l'odeur des herbes

6

C'est vers le haut de l'avenue Simon Bolivar là où  
on rejoint le métro Pyrénées où on croise la rue  
de Belleville L'avenue est à sens unique  
une voiture énorme décapotable américaine à l'ancienne  
occupe tout l'espace elle descend en silence Sur le siège arrière  
une amie d'autrefois agite une longue écharpe de couleur  
Elle m'a reconnu Accompagnée si heureuse de  
sa réussite Je longe les immeubles Je peine à remonter  
j'ai tout juste le temps de la voir passer Je voudrais  
lui faire signe à mon tour mais pas le temps Déjà si loin

7

*Entrez mais entrez donc ! Il faut se hâter la foule se presse*  
La queue est devenue de plus en plus compacte  
On se serre on se bouscule pour entrer d'autant  
qu'un seul battant de la porte est ouvert qu'un  
jeune homme en uniforme à boutons métalliques  
contrôle chaque visiteur *Le plan Vigipirate*  
explique-t-il à un couple de petits vieux qui protestent  
Dans la salle pas un siège mais des feuilles blanches  
éparses Chacun se précipite À mon tour je me couvre  
d'une page et je la tire jusqu'au menton

8

*D'émiskarat* comme je te le dis Il lève les bras  
au ciel d'un grand geste d'envol Une corneille  
qui bat des ailes *D'émiskarat* en plein mystère  
Je discerne au loin une ligne de crêtes  
couronnées de nuages en forme d'angelots  
J'ai beau battre des ailes à mon tour je sautille  
sur la terre battue Nul envol je suis tenu  
par une couche de glu Lui monte lentement D'un geste  
*d'émiskarat* il me fait signe de le suivre

9

Tu ne me crois pas M'as-tu jamais crue ?  
Dès la première fois tes yeux fuyaient  
et quand je parvenais à croiser ton regard  
un voile le ternissait Je me disais Il me ment il se dérobe  
à ce que j'exige Une rumeur montait avec  
des remous un vrai reflux L'océan ouvrait  
au regard un espace libre C'était le froid de l'air  
la fraîcheur des embruns les voilures grandes ouvertes  
sur la plage des vagues mordaient les rochers

10

Par la fenêtre du train le défilé des événements  
de ma vie Une horde de buissons une longue traîne  
de mariée Au loin des collines défilent en sens inverse  
Un arbre au premier plan s'agite Il  
s'adresse à moi Il veut savoir de quel nom  
je l'appelle Si c'est ébène au féminin ou  
au masculin – qui le sait ? La mariée déjà est passée  
sur le revers de l'horizon Une tache  
mauve mouille le couchant Drôle de trajet  
si peu de choses sont advenues tout va si vite

11

La rame est bondée elle fonce et bringuebalent  
les roues les poulies les portes vitrées toute l'ossature  
métallique Quelques têtes dépassent avec leurs touffes  
de cheveux leurs regards creux hagards fuyants  
Des poupées aux yeux clos ornées de mises en plis  
des mannequins à houppelandes à moustaches qui mastiquent  
dans un silence criblé de cliquetis À ce moment la rame monte  
la pente elle rejoint la surface elle surgit entre les immeubles  
elle franchit l'espace d'un nouveau bond elle passe au-dessus  
du fleuve *The river Seine* dit une femme l'œil au viseur

12

L'ombre tapie sur la feuille inscrit à même  
ce qui fut ce qui est pour toujours  
une déflagration Pas même le temps de crier  
de se recroqueviller de dire *ouf – ainsi soit-il*  
en somme de se suspendre à l'instant comme  
le cochon au crochet du boucher  
avant qu'on le saigne qu'on le broie qu'on le réduise  
en chair à saucisses en pâtée qu'il devienne boudin  
bloc de saindoux La déflagration l'a dissous  
son empreinte sur le mur elle-même l'efface

13

Un ascenseur mène tout en haut de la tour  
au trente-sixième étage Le palier jouxte un  
couloir en carré le long duquel les portes des  
bureaux fermées à clef bourdonnent d'appels  
téléphoniques d'*e-mails* de fax de phrases  
débitées au hachoir À droite une porte  
donne sur l'escalier de SECOURS inscrit en vert  
Quand on a parcouru les couloirs qu'on a  
frappé ici et là aux portes on prend  
la poudre d'escampette sans devoir dire « adieu »

14

S'ouvre une immense corolle à cinq pétales un rêve  
où je me faufile L'odeur du musc sur les parois  
est celle de l'ombre dont je voulais m'  
extraire Il faut avancer à grand peine dans ce filon inscrit  
au flanc de la colline avancer sur les coudes  
haleter en sachant que tôt ou tard advient  
ce que la tige recèle L'éclat du rêve teinte le verre  
Je vois les efflorescences que trace le gel  
sur la vitre les brisures qui la strient lorsque  
l'atteignent les pierres lancées à la volée

15

Coquille close Une paupière couvre l'œil de  
la nuit Rideau Le rêve avance avec des entre-  
chats de ballerine en tutu qui sidère  
un Prince charmeur Prince charmant Prince charmé  
Prince mon Prince que ne m'étreins-tu  
que m'étreignent tes bras que ton regard me transperce  
Je suis le Sacré-Cœur de la vierge Marie Tu es  
maître de mes pensées des mes désirs Vienne la  
grande scène où le Cygne m'assaille et me consacre  
Mon bel épervier dont les ailes s'ouvrent tout grand

36

16

Mon père ne me cache pas ses embarras d'argent  
Il est assis à la table de la salle à manger Elle lui  
sert de bureau Son visage se penche sur un  
alignement de chiffres La fenêtre s'ouvre sur ce que  
la famille appelle son capital le plus précieux :  
le paysage de Paris au soleil couchant de la Butte-  
Montmartre à la Tour Eiffel sur la gauche  
Mon père me tend deux chèques : « Somme due somme  
rendue » prononce-t-il à grand peine D'un geste  
souverain je lui retourne l'un des deux

17

*Sur la muraille une cohorte les mandibules  
en tenailles cafards sabres au clair déam-  
bulant dans la poussière qui se confond à  
la cendre aux gravats Un rossignol hasardeux  
y a tracé l'empreinte de ses pattes  
Ils se nourrissent des déchets reclus dans les  
interstices Leurs antennes ont des regards fragiles  
d'aiguilles Ce sont des horloges qui à l'heure dite  
marquent le temps tic tac Un  
mécanisme d'orthoptère le long de l'aine*

18

*Après que le soir a déboulé  
on voit des morsures sur les corps en  
amas les mains gelées de l'impatiente  
cicatrisant contre l'envers du ciel nocturne  
le vent debout parmi les herbes où on dort  
Sur le plâtre craquelé incrustés dans la peur  
du plein jour les élytres terreux s'entr'ouvrent  
dès que les ombres dressent leurs menaces  
Des visages ennemis se démasquent alentour  
Eux aussi vivent par hasard*

19

*Ronger la feuille jusqu'au nerf  
l'encre dessine le ramage  
Les branches agitent leurs filets  
elles tissent des mailles au gibier  
Les corps déchus tressaillent au mo-  
ment où les étreint dans le creux du terril  
le cavalier traqué Sur la peau  
où perle le sang des éraflures  
les écailles tombent une à une  
La rive est sans témoin*

20

*Les mandibules secrètent des sucs  
des humeurs des morves acides  
L'insecte n'a de mémoire qu'en l'instant Même  
s'il est mû par des rouages  
il ignore les horloges leurs carillons  
Qui sait s'il a été larve jadis des cils  
de cendres veloutées lui collent  
aux annelures Dans son corps intérieur  
hors de sa destinée stag-  
nant des téguments hérissés*

21

*À grive que veux-tu on é-  
gorge le soir ciseaux l'acier crisse à même la chair  
contre le corps blotti je voulais me terrer  
oublier celle qui à la croisée ne cesse de m'épier  
Faut-il croire que tous les chemins mènent à elle  
la très chère masquée dans cette farandole ?  
J'écoute un vent d'espoir sur la lande j'  
entends les lapements de l'eau sur le sable  
vague à vague la pluie crisse  
elle m'adresse une volée vaines paroles*

38

22

*Écoute un vent d'espoir sur la  
lagune au bord des chênes-lièges  
L'écoulement d'une sorte de résine pénètre  
la chair en ses replis secrets Écoute  
est-ce le sable ou le varech qui sous  
les pas de la pluie crisse en n'adressant  
qu'à moi ses paroles Écoute les somnambules  
sur le crépi les moellons  
en haut des tessons à blessures  
Ils sont sans regard l'orbite à blanc*

23

*Ils ont des pattes à ongles qui craquent  
contre les arêtes des carcasses flexibles  
le ciel total dans l'abdomen d'où  
des humeurs giclent couleur de miel  
gryphées à bave grise une cons-  
tellation épinglée contre les  
vitraux d'une cathédrale  
qu'on arpente sans la voir en glosant  
des paroles qui viennent d'un autre âge  
psalmodiées pour des morts moisis gavés vibratiles*

24

*ronger la nervure des feuilles  
au pied du mur jonchées roussir  
avec l'été une armure au thorax  
rêver l'oubli du vent s'immobiliser au creux de  
la pierre aussi poreuse que  
la mousse où d'autres êtres grouillent  
se laisser fasciner par toutes les facettes  
apercevoir l'automne inverse à la feuillée  
des textures d'araignée ou des  
vocables aux fibres sèches*

25

Il y a le tumulte des eaux folles le giclement d'  
une écume jaunie le bouillonnement les rumeurs la  
fureur des courants qui dévalent va savoir d'  
où venus et allant où Des eaux saumâtres qui déchirent  
les berges et qui emportent des mottes Nul avant  
nul après la fougue d'un désir – désir  
de quoi ? La boue s'amasse sur les bords  
J'aurais pu y enfoncer les pieds entendre  
le gargouillis de l'eau contre l'intérieur des semelles  
Mais le courant est le plus fort rien à faire.

26

C'est un paon – ou Pan en personne Il cogne à une  
porte les murs tremblent Mieux vaut se blottir  
s'enrouler dans les draps tremper le coton de suées  
L'un fait la roue il jette un cri désespéré  
mais feint qui perce les parois Une faisane  
lui répond par méprise Il n'en a cure son cri  
vaut pour lui seul clairon de Gloire L'autre  
se juche sur la jambe droite et du bras  
gauche il brandit une flûte à sept trous  
qui n'enchanté que lui – que lui seul

27

Les feuilles agitent des visages Ces têtes  
n'ont pas de corps Elles hantent  
la forêt dont on je ne peux atteindre  
la lisière Je bourgeonne à mon tour  
Les feuilles des châtaigniers se dentellent  
Enfoui parmi les branches singulières  
à l'ombre des hauts fûts prisonnier protégé  
j'appelle à l'aide Les cils battent les  
yeux larmoient le vent souffle une bise  
dont les murmures ne me disent rien qui vaille

40

28

Les rayons se font suite Ils coupent des allées  
à angle droit J'erre entre la section des petits déjeuners  
Une dame en bigoudis sourit en me croisant  
sans me regarder Elle est en short elle  
pousse un caddy abondant J'atteins le rayon où des boîtes  
de carton frappés de noms colorés proclament des corn-flakes  
au raisin à la banane au sucre glacé aux abois aux abandons  
aux arrêts Survient le directeur au pas de course Un employé  
en tablier le devance Il me pointe du doigt Il  
s'écrie « Monsieur c'est lui ! c'est bien lui ! »

29

Danton au fond de sa cellule sur la scène  
d'un théâtre d'ombres Il voudrait haranguer une foule  
cocardière Mais on n'entend que la machine  
à découper la République en rondelles Dans la coulisse  
les têtes tombent Une vendange de citoyens  
emplit les paniers Danton a laissé sans rien dire  
l'accusation le poignarder Au loin  
une femme chantonne un refrain de romance  
Une torche s'éteint la cellule plonge dans la pénombre  
*À la lanterne!* des voix s'interpellent au coin de la rue

30

*Domino* et quelques lignes plus loin *Dommage*  
J'ai tiré le double blanc impossible à  
adjoindre aux bouts de la rangée  
dont l'un se termine par *six* et l'autre par *trois*  
*Dommage* mais en même temps un hommage  
du destin En revêtant ce domino je savais bien  
que la Rencontre adviendrait C'est le bal des  
Débutantes Armande y trône en beauté  
Un loup cache le haut de son visage mais  
sa pâleur est sans pareil *dommage Domino*

31

En si peu de mois quelque chose a fané  
la vitre est devenue opaque elle  
me renvoie un reflet qui est l'image  
que je suis devenu de quelques  
mois flétri déchu estomaqué  
fourbu Les instants ne vacillent plus  
ils se figent en flaques dont la boue  
épaissit C'est un liquide inconsistant  
avec quoi je ne songe ni à modeler  
ni à compter goutte à goutte

32

L'écaille se fêle On dirait que la cornée d'un œil  
rapace laisse perler une larme inespérée Enfin  
les nuages qui s'accumulaient crèvent Il se lacèrent  
d'éclairs dont les zigzags dessinent  
des zébrures sur la coquille On dit :  
*Tué dans l'œuf* Mais pas un cri pas un pleur  
L'orage cru et la tempête du silence  
agitent d'amples manches en habit de Pierrot  
crispent un visage rond et blanc où  
la lèvre inscrit un accent – l'œil en point final

33

J'ai cru pénétrer son regard  
entrer au-dedans là où n'est  
plus l'apparence mais un espace intime  
l'être qui serait celle que  
nul pas même elle-même n'a connu  
En cet espace d'au-dedans des émois  
règne aussi l'ombre de qui  
je fus de qui elle est par ailleurs  
Telle est la rencontre que je lui dois  
comme je lui dois pareillement la perte

42

34

La salle d'attente est remplie d'objets  
qui disent la valeur Des livres aux titres dorés  
des tableaux d'art moderne  
et sur le mur qui me fait face une copie  
de la tapisserie *La Dame à la licorne*  
Ça tombe bien car je viens consulter  
ce spécialiste réputé andrologue  
un anthropologue de la bistouquette  
Je dois lui dire des choses difficiles à dire  
pour un dur à cuire *foi de licorne*

35

Je suis assis au pied d'un grand pin  
parasol le dos contre le tronc et je hume  
l'odeur de la résine le bourdonnement des  
mouches qui zèbrent et qui zézaient l'air aux  
alentours Personne dans le jardin où un  
chat ne dort que d'un œil l'autre fixé  
aux abords des rosiers Le merle y vient  
sautiller de temps à autre juste un instant  
pour le plaisir de s'enfuir aussitôt Je me dis *C'est*  
*un rêve* Je reste adossé au décor qui s'estompe

36

On est à l'orée du soir Cela se voit  
dans les hautes vitres où les immeubles se reflètent  
Sur le balcon d'en face une forme humaine  
se suspend à l'instant comme le ferait  
dans un champ de maïs un épouvantail à moineaux  
ou sur un fil quelques habits qui sèchent  
Justement un envol aux émois innombrables crible  
le ciel qui se tache de stries blanches  
et roses Dans le bain révélateur apparaît  
le visage d'un être (sa splendeur est surnaturelle)

elle vogue  
 à droite à  
 gauche  
 sac et ressac  
 elle fait tic  
 et tac et  
 toc  
 toque à la  
 porte ou  
 au carreau  
 à bâbord à  
 tribord  
 et jamais  
 ne prend l'eau  
 elle enfle  
 elle s'affale  
 une houle du  
 sommeil  
 aux paroles  
 bues  
 et tues  
 avec ces mots  
 qui se profèrent  
 prolifèrent

*elle vogue  
 à droite à  
 gauche  
 et jamais  
 ne prend l'eau  
 elle enfle  
 elle s'affale  
 lune houle du  
 sommeil  
 aux paroles  
 bues  
 et tues  
 avec ces mots  
 qui se profèrent  
 prolifèrent  
 sac et ressac  
 elle fait tic  
 et tac et  
 toc  
 toque à la  
 porte ou  
 au carreau  
 à bâbord à  
 tribord*